

L'obsessionnel et son réveil – 8

Deuils et rocs de fin

Gil Caroz

Pour le dernier cours de cet enseignement, je vous parlerai de « fins ». Nous pourrions mettre en série quelques formes de fins. L'idée du réveil était que quelque chose peut à un moment donné, même pour un sujet obsessionnel bardé de ses défenses, produire une fin d'analyse.

Un signifiant pour souffrir

Je vous ai parlé la dernière fois de la douleur de l'existence que Lacan évoque dans le Séminaire VI¹. C'est une condition humaine qui émane du fait qu'il s'agit d'un être parlant, qu'il a un rapport au signifiant, au symbolique. Pour souffrir de son existence, il faut que l'organisme soit frappé par le signifiant. Dans son dernier cours², Jacques-Alain Miller parle de l'existence comme du moment où le signifiant rencontre le vivant. Lorsque le signifiant touche le corps, à cet endroit-là se produit une première jouissance, indicible, à laquelle nous n'avons pas accès. C'est une jouissance dont nous avons parlé lors du deuxième cours sur l'éclosion³. Lacan, dans le Séminaire XVI, utilise le mot *forclusion* par rapport à cette jouissance⁴ – c'est-à-dire qu'elle est rejetée du système. Comme je l'ai dit, le sujet peut avoir accès à un bout de cette jouissance qui fait retour dans son corps, mais seulement par la médiation du phallus que Lacan décrit comme le grand ambassadeur de la jouissance, celui qui traduit la jouissance de façon à ce que le sujet puisse en obtenir un *plus-de-jour*, un petit plaisir. Prenons le cas Schreber, cette psychose que Freud analyse à partir de son œuvre : n'ayant pas le moyen de traduire cette jouissance forclosée faute d'avoir à sa disposition la signification phallique, il développe tout un délire qui lui permet à la fois d'être l'objet de Dieu – Dieu jouit de lui –, et en même temps de récupérer un bout de cette jouissance. Nous voyons là une opération équivalente à celle du phallus, effectuée cette fois-ci par le délire : la récupération d'un bout de jouissance acceptable. Donc, si dans cette rencontre entre le signifiant et l'organisme se produit une jouissance – une souffrance fondamentale – corolaire à la pulsion de mort et au masochisme, cette jouissance n'a de sens pour le sujet que grâce au signifiant qui inscrit cet événement dans une mémoire et dans une perspective vers un avenir. Nous avons déjà parlé lors de ce cours de la biographie. La biographie d'un sujet n'est possible que grâce au fait du signifiant qui lui permet de se rappeler des moments douloureux de sa vie ainsi que d'en anticiper d'autres. Des moments joyeux également, mais c'est plutôt à la souffrance que nous avons affaire – c'est notre objet de travail. L'animal vit dans un rapport immédiat à sa pulsion et au réel : il mange, ou bien il a faim. Il peut être angoissé, comme le dit Lacan, à cause de ce rapport immédiat au réel, mais il ne peut pas être triste, il ne peut pas regretter l'objet perdu. Il ne peut pas, par exemple, chercher ses amis d'enfance sur Facebook pour satisfaire ses émotions nostalgiques. Il ne peut pas non plus nourrir l'espoir d'un avenir meilleur pour lui. Il

Gil Caroz est psychanalyste à Bruxelles, membre (AME) de l'École de la Cause freudienne, de la *New Lacanian School* et de l'Association mondiale de Psychanalyse, actuel président de l'ECF.

Ce cours, dernier d'une série de huit donnés entre octobre 2017 et juin 2018, a été prononcé le 4 juin 2018 à Paris dans le cadre du nouveau programme des Enseignements ouverts à l'École de la Cause freudienne.

¹ Cf. Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 7. L'impossible réveil », *Quarto*, n° 121, mars 2019, p. 42-54.

² Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2010-2011, inédit.

³ Cf. Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 2. L'éclosion », *Quarto*, n° 118, mars 2018, p. 84-91.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 321.

ne peut pas croire au Père Noël. Pour tout ça, il faut avoir accès à la chaîne signifiante. C'est d'ailleurs en suivant la chaîne signifiante que Lacan a pu anticiper sur l'avenir du marché commun qui trouvera son modèle dans les camps de concentration ⁵, disant que c'est justement parce que l'humain ne se concentre pas assez qu'il est aveugle et ne voit pas cet avenir.

Puisque nous parlons de douleur de l'existence, nous pouvons également parler de la douleur tout court. Chez certains sujets au rapport très desserré avec le signifiant, le lien à la douleur n'est pas toujours immédiat. Un sujet schizophrène que j'ai connu en institution n'a jamais eu mal. Cette jeune fille pouvait être tabassée par d'autres enfants, elle ne montrait jamais un signe de souffrance. Le jour où elle nous a dit : « Il m'a fait mal », il y a eu pour la première fois un nouage du signifiant et du corps. Il faut donc le signifiant pour souffrir.

La mort comme acte manqué

Nous avons vu la dernière fois que ce qui fait barrage à la douleur de l'existence, c'est le désir. Mais qui dit désir, dit phallus, c'est-à-dire : castration. Nous pouvons situer la douleur de l'existence là où dans le tableau à neuf cases se situait l'angoisse ⁶. Je l'ai déjà dit et je le répète, si ce point d'angoisse comme signe du réel est ce qui ne ment pas, alors tous les éléments présents dans les autres cases sont un mensonge, mais un mensonge qui permet une défense par rapport à ce réel. Le désir est ainsi une défense face au réel dans le sens où il vient entamer la jouissance et éloigne le sujet de la douleur de l'existence. C'est pour cela que Lacan nous dit que le désir de rétention de l'obsessionnel, désir anal, est la structure du désir comme tel, un désir de se retenir face au réel. Le rêve du père qui ne savait qu'il était mort, que nous avons vu la dernière fois, le montre également. D'ailleurs, pour Lacan, il s'agit d'un rêve qui dénonce la douleur de l'existence ⁷. Nous retrouvons cette douleur de l'existence chez certaines personnes en fin de vie quand elles ont perdu le désir de vivre. Tout ce qui leur reste, c'est cette douleur.

Mais je vous rappelle aussi ce que dit Lacan, à savoir que la douleur de l'existence va toujours main dans la main avec l'idée de la mort. Elle n'est d'ailleurs supportable que parce que la mort est à son horizon. Vous connaissez peut-être cette vidéo où Lacan dit, à Louvain, que si tout cela durait à jamais, nous ne le supporterions pas ⁸. La mort serait donc manifestation de la castration, coupure, mais aussi représentation d'une fin. Cette question de la mort nous met sur la piste de l'obsessionnel car nous savons que l'obsessionnel entretient un rapport intime avec la mort. Tout d'abord parce qu'il lui faut beaucoup d'analyse, fortement hystérisante pour sortir de son doute par rapport à sa propre vie. Est-il vivant ? La vie a-t-elle déjà commencé ? Ou est-ce pour plus tard ? Cette tendance n'est pas sans symptômes. Nous l'avons vu chez l'homme aux rats. Il ne finit pas sa thèse parce que s'il la termine, il devra se marier, rencontrer une femme, commencer à vivre – comme s'il ne vivait pas déjà. C'est une question pour l'obsessionnel non analysé, et même pour celui qui est en analyse. Sa tendance est plutôt de reporter la vie, que rien ne bouge, surtout ne pas introduire du nouveau dans ses œuvres. Quand il aura un projet à réaliser, il se tournera vers le passé et tentera de le réaliser de la même façon que cela a été fait auparavant. Il se trouvera un double idéal qui a déjà fait un projet semblable et il tentera de répéter exactement la même chose. Surtout pas d'inventions ! Aucun risque n'est de mise. Le résultat pourra être correct, mais mortifié. Quand on veut

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre x, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 173. Cf. également Stevens A., « Camp de concentration, marché commun et ségrégation », *Ornicar ?* digital, disponible sur internet.

⁶ *Ibid.*, p. 22 et p. 93 pour un tableau complet. Cf. également Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 6. Analté du désir », *Quarto*, n° 120, novembre 2018, p. 70.

⁷ Cf. Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 7. L'impossible réveil », *op. cit.*, p. 45.

⁸ « La mort est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir, bien sûr – ça vous soutient ! Si vous n'y croyez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? Si on n'était pas solidement appuyé sur cette certitude qu'ça finira, est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ? », disponible sur le site de Youtube : « La mort comme acte de foi par Jacques Lacan ».

introduire une nouveauté dans une institution, il y a toujours quelqu'un pour dire : « L'institution existe déjà depuis autant d'années, et on n'a jamais fait comme ça. » Quand cela se produit : cherchez l'obsessionnel. Il doit être dans les parages.

Dans « R.S.I. », Lacan note que « pour l'obsessionnel, la mort est un acte manqué ». Je reprends le passage : « Pour l'obsessionnel il y a un symptôme très particulier, que je vais vous dire. Personne n'a la moindre appréhension de la mort, sans ça vous ne seriez pas là si tranquilles. Pour l'obsessionnel, la mort est un acte manqué. Ce n'est pas si bête, car la mort n'est abordable que par un acte, encore pour qu'il soit réussi faut-il que quelqu'un se suicide en sachant que c'est un acte, ce qui n'arrive que très rarement. ⁹ »

Lacan ne développe pas plus, mais je pense qu'avec ce que nous avons dit lors des derniers cours sur les deux désirs de l'obsessionnel ¹⁰, nous pouvons déchiffrer cette phrase. La mort dont il s'agit ici n'est pas celle de l'obsessionnel mortifié que je viens de vous décrire. C'est au contraire la mort qui s'ensuit du fait du désir obsessionnel qui n'est pas celui de retenir, mais d'aller vers le fond du fond des choses. Je vous rappelle la distinction que j'ai faite entre Œdipe Roi et Œdipe à Colone. Œdipe Roi vit en homme désirant. La condition de cette vie de désirant est l'ignorance. C'est parce qu'il ne sait pas que c'est son père, qu'il le tue. C'est parce qu'il ne sait pas que Jocaste est sa mère, qu'il devient son homme. Il désire, et ce désir le met à l'abri d'un savoir sur la mort et la castration, qui restent inconscients. Mais il veut savoir. Pour répondre à ce désir, il ne va pas chez l'analyste, mais il écoute les oracles. Quand ce savoir inconscient monte sur la scène, il s'arrache les yeux. Il n'a plus d'yeux, mais il voit plus clair qu'avant. C'est ainsi que, vieux, dans Œdipe à Colone, il choisira d'aller vers le terrain inconnu de sa mort, se disant qu'il aurait mieux valu ne pas être né, parce que la vie implique la douleur de l'existence, dont nous ne savons pas grand-chose tant que nous faisons tout ce qu'il y a à faire : aller aux cours, payer les impôts, partir travailler le matin, etc. Tout cela nous écarte de la douleur de l'existence. C'est la raison pour laquelle certaines personnes s'effondrent au moment de partir à la retraite. Ce n'est pas une règle générale, mais nous constatons que lorsque ce qui nous permet de nous écarter de la douleur de l'existence s'effrite, nous sommes confrontés à ces phénomènes de dépression.

Nous comprenons pourquoi Lacan dira ailleurs que le suicide est un acte réussi ¹¹. C'est un acte réussi dans le sens où il accomplit de façon absolue cette aspiration d'aller vers le réel. Et si la mort est un acte manqué, c'est en tant que le sujet vivant a manqué cet acte. Il a été dans la retenue par rapport à la première aspiration à la mort. Chez l'obsessionnel, cet acte est manqué grâce au désir de rétention. C'est ce qui le retient d'aller jusqu'au bout.

L'assomption de l'être-pour-la-mort

Ceci nous conduit à considérer une autre fin, peut-être moins héroïque et moins dramatique, car elle ne concerne pas la mort comme fin de la vie. Il s'agit de la fin de l'analyse telle qu'elle se déduit de deux passages dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », quand Lacan évoque l'expression heideggerienne « l'être-pour-la-mort ¹² ». Il ne s'agit là d'aucune fascination ou admiration pour la mort ou pour un au-delà de la mort. Il s'agit plutôt d'un rapport à la *possibilité* de la mort qui rend le sujet authentique et l'arrache à sa tendance de se diluer dans le « on » universel. En effet, le « on » du sens commun et de l'opinion générale est très puissant, et il faut que le sujet reconnaisse la possibilité de la mort pour s'en arracher. C'est une donnée qu'il est possible de toucher du doigt quand nous perdons un être cher. Très souvent, les choses retrouvent alors, pour un temps, leur place authentique, leur vraie valeur. Les choses que l'« on » considère comme très importantes

⁹ Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 18 février 1975, *Ornicar ?*, n° 4, octobre 1975, p. 106.

¹⁰ Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 6. Analité du désir », *op. cit.*, p. 71.

¹¹ Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 542.

¹² Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 279.

perdent tout à coup de leur gravité. Le sujet se soustrait alors aux idéaux et aux normes que l'Autre lui impose pour se rapprocher de son être propre, non-soumis à celui du « on ».

Ceci se lit quand Lacan parle de la grande puissance du symbolique qui enveloppe et détermine le destin du sujet dès avant sa naissance jusqu'après sa mort : « Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer "par l'os et par la chair" ¹³ ». La première chose que les symboles déterminent pour nous, c'est que nos parents vont nous produire – nous parlions de la constellation que Lacan souligne dans *Le Mythe individuel du névrosé* ¹⁴, où tout est déterminé pour l'homme aux rats dans les générations précédentes, notamment la génération de ses parents ¹⁵. Je poursuis : « qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne ¹⁶ ». Ce paragraphe décrit une certaine toute puissance tyrannique du symbolique par rapport à la vie de l'homme. Vous trouverez aussi ce passage dans *Lorsque l'enfant paraît* ¹⁷ de Françoise Dolto où une mère lui demande : « Notre fils nous demande tout le temps comment il est venu au monde. Qu'est-ce que je dois lui répondre ? » Et F. Dolto propose de lui répondre : « Parce que tu voulais naître et que nous voulions aussi un enfant. Nous nous sommes rencontrés tous les trois et tu as commencé à pousser dans mon ventre. » Pour dire des choses comme cela, il faut lire Lacan. Si nous donnons à l'enfant une réponse exacte qui consiste à dire comment cela s'est produit dans l'organisme, nous tuons le désir. Aujourd'hui, nous pouvons tout montrer sur *Google*, comme si nous pouvions le voir. Avant, on répondait à ces questions par des mythes. Ce que F. Dolto dit ici est un mythe qui nomme le désir qui était là avant que l'enfant naisse. Donc, Lacan décrit ce totalitarisme du symbolique et il termine par l'indication d'un point de fuite qui confère au sujet une mise à l'abri de cette tyrannie : « – sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort ¹⁸ ».

Effets d'un père désirant

C'est donc à partir de la mort que la vie peut prendre un nouveau sens, au-delà du symbolique. Comme le dit Lacan, « ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage ¹⁹ ». Il parlera d'une « dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude, soit dans l'ambiguïté vitale du désir immédiat, soit dans la pleine assumption de son être-pour-la-mort ²⁰ ». Ce que Lacan appelle ici, non pas la fin de l'analyse, mais la « réalisation de la solitude de sujet » – son arrachement au « on » – se fait soit du côté du désir « immédiat », soit du côté de l'assumption de l'être-pour-la-mort. Dans les deux cas, cette réalisation du sujet se situe du côté d'un arrachement à la soumission à un « on », à une identification collective. L'analyse conduit à ce dernier arrachement. Elle pousse chacun jusqu'à un point où il est le moins sociable possible – son être-pour-la-mort –, là où il s'arrache de l'universel par la chose qui lui est la plus singulière. Mais il ne faut pas en faire un idéal : « Moi, je suis dans la singularité, je m'en fous de mon entourage, j'ai fait une analyse. » Ça, c'est une très mauvaise sortie de l'analyse, c'est du côté du moi, pas du côté de la singularité. L'analyse pousse à la singularité et à inventer une nouvelle façon de faire collectif. Une École de psychanalyse, c'est une façon particulière de faire collectif. Sa hiérarchie est tout le temps trouée par les

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Lacan J., *Le Mythe individuel du névrosé*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007.

¹⁵ Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 3. Le symptôme », *Quarto*, n° 119, juin 2018, p. 36.

¹⁶ Lacan J., « Fonction et champ... », *op. cit.*

¹⁷ Dolto Fr., *Lorsque l'enfant paraît*, Tome 2, Paris, Seuil, Éditions Points/Essais, 1978, p. 126.

¹⁸ Lacan J., « Fonction et champ... », *op. cit.*

¹⁹ *Ibid.* p. 320.

²⁰ *Ibid.* p. 321.

singularités. Ce n'est pas facile et en même temps, le fait qu'il y ait plusieurs façons d'y être fait la joie de ce collectif. Donc, dans le cadre d'une analyse, nous dirons qu'il s'agit d'une traversée du plan des identifications, ou bien d'une traversée du fantasme en tant que le fantasme s'articule lui-aussi sous l'égide d'un « on » anonyme. Il y a autant de symptômes que de personnes dans le monde. Le symptôme est très singulier. Les fantasmes quant à eux, comme le dit J.-A. Miller dans un de ses cours, ça se compte sur quelques mains. Et d'ailleurs, dans la phrase du fantasme paradigmatique – « on bat un enfant ²¹ » –, nous retrouvons le « on ».

Ainsi, nous trouvons dans ce texte ²², qui date de 1953, les ingrédients de deux façons d'envisager la fin d'analyse. Dans l'une, le sujet s'extrait de la nécessité du symbolique qui s'impose à lui pour aller vers une nouvelle identification à son symptôme, prenant appui sur l'être-pour-la-mort. Dans l'autre, le sujet se réalise dans un rapport immédiat à l'objet cause de son désir. Là aussi, cela donne une version toujours singulière. C'est ce que Lacan dit du père dans « R.S.I. », quand il l'arrache au « on ». Parce que dans une certaine culture, le père est la figure par excellence qui fait collectif, celle qui aime tout le monde, le bon père de famille qui s'occupe de la justice distributive et qui veille à l'égalité. Mais Lacan nous amène ici un père qu'il arrache au « on » quand il dit : « Un père n'a droit au respect sinon à l'amour, que si le dit amour, le dit respect, est [...] père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme objet *a* qui cause son désir. ²³ » Il joue avec les mots *père* et *perversion*, en faisant du père celui qui transmet non pas les idéaux, non pas l'histoire de la famille, mais son désir, sa façon de faire avec une femme. Ça, c'est si nous faisons l'hypothèse que le père est un homme, ce qui n'est pas toujours le cas aujourd'hui. Mais le principe est là : celui qui a droit au respect et à l'amour est celui qui transmet son désir et non ses idéaux, celui qui transmet quelque chose de très singulier après l'assomption de l'être-pour-la-mort. Que ce soit du côté de l'identification au symptôme ou du côté du désir, la fin d'analyse implique une forme de solitude du fait d'un auto-arrachement du sujet au « on ».

Le roc de la castration

Dans ces deux cas, nous constatons que Lacan tente d'extirper la fin de l'analyse à sa description par Freud comme un point de butée indépassable qu'il appelle le roc de la castration. Ce sont deux points de vue très différents. Là où chez Freud la fin de l'analyse consiste à se cogner contre un point indépassable, chez Lacan il s'agit d'une traversée qui implique la production de quelque chose de nouveau. Le sujet est modifié, il n'est plus après comme il était avant. Je vous rappelle la façon dont Freud décrit ce point de butée comme distinct chez l'homme et chez la femme. Dans les deux cas, il s'agit d'une impossibilité d'assumer la castration. En fait, se réaliser dans son être-pour-la-mort est du même ordre que d'assumer la castration. Si on assume la castration – si on l'assume vraiment en passant par l'analyse –, les choses très importantes deviennent tout à coup moins importantes. Chez la femme, selon Freud, le roc de la castration décrit la rencontre avec l'inacceptable du *Penisneid*, l'envie du pénis, c'est-à-dire l'aspiration positive à la possession d'un organe génital masculin. Lacan a balayé cela comme étant une dimension imaginaire : c'est l'idée qu'il manque quelque chose à la femme. Or, il ne lui manque rien du tout ²⁴. Chez l'homme, il s'agit de la « rébellion contre sa position passive ou féminine envers un autre homme ²⁵ ». L'homme se fait coq à la mesure qu'il sait qu'il ne l'est pas. Sa position fondamentale est une position castrée et passive. La castration est refoulée, c'est pour cela qu'il y a cette position inverse.

²¹ Cf. Freud S., « Un enfant est battu », *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 219-243.

²² Lacan J., « Fonction et champ... », *op. cit.*

²³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar ?*, n° 3, mai 1975, p. 107.

²⁴ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 211.

²⁵ Freud S., *Résultats, idées, problèmes*, Tome II, Paris, PUF, 1987, p. 266.

Il est intéressant de remarquer ce que Freud écrit dans une note de bas de page, à savoir que la « protestation virile » n'est pas un refus généralisé d'une position passive. Ces hommes qui refusent la féminité sont souvent dans une position d'assujettissement et même dans une position masochiste envers leur femme partenaire. « L'homme ne se défend que contre la passivité dans le rapport à l'homme [...]. En d'autres termes, la "protestation virile" n'est en fait rien d'autre qu'angoisse de castration²⁶ ». L'écueil pour l'homme, c'est l'autre homme qui est plus fort que lui – c'est ça qu'il ne peut pas supporter. C'est là qu'il n'assume pas la castration. L'homme obsessionnel se débat avec son père. C'est dire que ce refus de la position passive s'inscrit dans le cadre œdipien : un refus de l'autre homme comme agent de la castration.

Freud appelle cette position masculine un « refus de féminité » plutôt que « protestation virile », terme adlérien, ce qui donne à ce point de butée des résonances supplémentaires. Il ne s'agit pas que du refus de l'homme d'assumer lui-même une position passive, mais aussi d'un rejet fondamental du féminin qui est de structure chez l'homme. Dans le Séminaire *Encore*²⁷, nous retrouvons deux logiques, une logique masculine et une logique féminine, et ces deux logiques n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Quelque chose de la structure dans la logique masculine veut mettre au pas la logique féminine. La logique masculine, c'est « tous les mêmes », tous passés par la castration. La logique féminine, c'est « une par une ». D'un côté, il y a ceux dont la jouissance est marquée par un « tous les mêmes » et de l'autre, ceux dont la jouissance porte le trait de « une par une ». Cela se présente à l'occasion comme deux idéologies qui ne s'entendent pas. Et ceux qui portent l'idéologie du « tous les mêmes », quand il y a trop de « une par une », sortent leurs armes. Ce rejet du féminin peut prendre la forme d'un ravalement : misogynie, mais aussi bienveillance paternaliste et pleine de bonnes intentions qui consistent à considérer la femme comme une folle qu'il faut soigner, calmer, orienter, etc.

Quoi qu'il en soit, ces points sont selon Freud indépassables. Il considère que « "l'on prêche aux poissons" [...] lorsqu'on veut inciter les femmes à abandonner leur désir de pénis comme irréalisable, et lorsqu'on voudrait convaincre les hommes qu'une position passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration et qu'elle est indispensable dans de nombreuses relations de l'existence²⁸ ». C'est là qu'il y a le découragement de Freud. Évidemment, dans une analyse, nous sommes rarement dans cette position de convaincre, de dire à une femme : « Il faut arrêter de vouloir un pénis, vous ne l'aurez pas. » Nous n'avons pas encore trouvé l'analyste qui parle de cette façon ! Dans la cure, ce roc produit, selon Freud, une grande résistance de transfert, un refus de se sentir obligé d'assumer la castration, ceci, chez l'homme comme chez la femme. À quoi s'ajoute chez la femme une dépression corrélée à un sentiment que l'analyse ne lui sert à rien, puisqu'elle ne lui donnera pas l'organe masculin.

Pour terminer, il est important de noter que pour Freud, si ce point est infranchissable, c'est parce qu'il est une condition biologique de l'humain. La castration, c'est « il y en a qui ont, et il y en a qui n'ont pas ». Si cela se présente comme une donnée anatomique, ce point devient indépassable. C'est un « roc d'origine ». C'est-à-dire qu'il émane des faits biologiques : la femme n'a pas de pénis, l'homme en a un mais du coup il est condamné à l'angoisse du propriétaire, liée à la menace de perdre son bien. Nous allons voir que Lacan fait lui aussi référence à la biologie, mais cela ne le conduit pas à en déduire un tel point d'impasse.

Faire le deuil de son sadisme

Afin d'aborder ce qui pourrait être une fin d'analyse chez un obsessionnel ou en tout cas un franchissement important qui peut se produire dans son analyse, nous aborderons un cas décrit par Lucia Tower, psychanalyste américaine de l'École psychanalytique de Chicago, dans son article sur le contre-transfert, et que Lacan commente dans le Séminaire X, dans les

²⁶ *Ibid.*, p. 268.

²⁷ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 61-82.

²⁸ Freud S., *Résultats, idées, problèmes*, Tome II, *op. cit.*, p. 267.

chapitres XIV et XV²⁹. L. Tower décrit dans ce texte deux cas identiques jusqu'à un certain point. Elle pose le diagnostic de « névrose d'angoisse » au cas qui nous occupe, mais nous pouvons en tirer une leçon sur l'obsession. Ce que le sujet traverse en analyse et par la voie du transfert, c'est son sadisme envers les femmes : trait obsessionnel notable qui contraste avec l'oblativité obsessionnelle. Nous avons déjà fait état de la tendance masculine au ravallement de la femme telle que Freud la décrivait : la femme est ravalée parce qu'elle porte en son sein l'objet incestueux³⁰. C'est une logique œdipienne liée à l'interdit de l'inceste, parce que l'homme, quand il rencontre une femme, rencontre sa mère et doit alors la ravalier pour la disjoindre de la figure maternelle. Vous allez voir que Lacan réduit ce raisonnement à la structure. Le sadisme masculin envers la femme s'explique en termes de castration et d'objet, évacuant le drame œdipien.

Le sujet dont il s'agit présentait des difficultés avec les personnages féminins qui ont joué un rôle important au début de sa vie : sa mère et ses sœurs. Quand il vient en analyse, il est avec une femme qu'il a choisie pour pouvoir exercer sur elle quelques tendances agressives. Mais il s'agit d'un rapport agressif particulier, puisqu'il est trop soumis, trop peu hostile, et trop dévoué. Son agressivité est passive. Sa femme est frustrée d'un manque chez lui d'assertivité et d'affirmation d'homme. L. Tower dit que cet homme-ci l'attire moins que l'autre cas dont elle parle dans le texte, parce qu'il a quelques problèmes psycho-sexuels qui sans doute la répugnent. Par contre, elle est protectrice avec la femme de cet homme qu'elle pense être fragile. Elle s'aperçoit que la façon de parler du patient, qui la fatigue (marmottements, arrêts de la parole, répétitions, minutie...), est de fait une attaque sur sa puissance d'analyste. Les choses se déroulent ainsi pendant longtemps, sans que rien ne se passe. Les interprétations sont impuissantes.

Ceci, jusqu'au jour où elle fait un rêve dans lequel elle rencontre amicalement la femme de ce patient. C'est un rêve que L. Tower dit de contre-transfert, et que Lacan dit « d'autocritique interne³¹ ». Suite à ce rêve, elle change de position par rapport au patient. Elle considère que finalement, il s'occupe bien de sa femme et qu'il se positionne comme un homme désirant. Elle a donc mal estimé le désir du patient. Nous ne savons pas ce qu'elle lui dit, mais à partir de ce moment-là, quand ce désir est reconnu, cette analyse devient insupportable pour elle. Il la met à l'épreuve, dans chacun de ses « plus petits morceaux³² », et elle a l'impression que si un des petits morceaux ne sonne pas vrai, le patient lui-même tomberait en morceaux. C'est, dit-elle, « un sadisme phallique couché dans un langage oral³³ ». Lacan commente : « la quête sadique vise l'objet, et, dans l'objet, le petit morceau qui manque³⁴ ». C'est sans doute ce sadisme qui répugnait Tower dès le départ dans le comportement sexuel du sujet. Le sadisme de ce sujet, gentil avec sa femme, se découvre dans l'agressivité qu'il déploie dans la relation transférentielle.

À ce moment-là donc, quand L. Tower arrête sa propre entreprise de protection qui vise à ce que rien ne se passe dans la cure, quand son propre désir est engagé – c'est une façon aussi de dire le désir de l'analyste –, l'analyse commence à avoir des effets, le patient commence à saisir qu'il peut avoir un certain effet sur son analyste, qu'il pourra peut-être capter son désir, et donc, il y va. Les choses ne sont pas plus faciles, mais il fallait ce moment d'investissement pour que, dans un deuxième temps, L. Tower arrive à se détacher de la chose et occuper sa place d'analyste.

²⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, op. cit., p. 223-232.

³⁰ Cf. Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 5. Éthique du désir », *Quarto*, n° 120, novembre 2018, p. 64.

³¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, op. cit., p. 229.

³² *Ibid.*, p. 227.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

Lacan commente : « ayant donc cherché le désir de l'homme, ce qu'elle rencontre chez lui comme réponse, ce n'est pas la recherche de son désir à elle, c'est la recherche de *a*, de l'objet, le vrai objet, de ce dont il s'agit dans le désir, qui n'est pas l'Autre, mais ce reste, le *a*³⁵ ». Donc, il ne s'agit pas ici de l'amour transférentiel, mais d'un sadisme transférentiel. Le truc de cet homme, c'est de faire mal aux femmes et il vise l'objet dans l'analyste.

Et Lacan de rajouter que, si elle arrive à prendre distance, c'est parce qu'elle sait très bien qu'il ne va jamais trouver cet objet en elle. C'est là que nous pouvons voir ce qui peut se passer dans l'analyse d'un obsessionnel à la fin, et qui n'est pas de l'ordre de cogner sur le roc de la castration, « parce que ce qui, pour l'homme, pour le désir mâle, est l'objet de la recherche, ne le concerne, si je puis dire, que lui³⁶ ». Ce qu'il recherche, c'est (-phi), ce qui lui manque à elle. Tout cela est inconscient bien sûr, mais il a l'idée qu'à la femme, il manque quelque chose. Lacan nous dit qu'elle sait très bien qu'il lui manque quelque chose comme à tout le monde, mais que ce n'est pas parce qu'elle est femme. Cette idée est une affaire de mâle. La recherche sadique est de faire émerger ce qui doit être chez le partenaire à la place du supposé manque. En d'autres termes, ce que l'homme veut faire jaillir chez une femme, c'est sa jouissance. Il s'agit d'un homme qui essaie de faire jouir la femme, pas au travers d'une relation sexuelle mais, pardonnez-moi l'expression, en la faisant *chier*, jusqu'à ce qu'elle devienne folle. Il titille le point de manque. C'est un sadisme qui rend l'autre fou, que ce soit un homme ou une femme. Il veut faire jaillir sa jouissance, parce qu'il s'imagine qu'il lui manque quelque chose à elle comme il sent que quelques chose manque à lui.

Et c'est là que l'homme analysant, l'obsessionnel, a un deuil à faire, dit Lacan. Nous voilà donc de nouveau avec une résonance de la mort. L. Tower parle d'un affect dépressif, sans auto-reproche ni culpabilité, comme un vrai deuil pour une personne aimée et perdue – c'est-à-dire sans la jouissance du mélancolique. Et c'est ce travail de deuil que l'analysant fait avec L. Tower. Deuil de quoi ? « de trouver dans son partenaire [...] féminin [...], son propre manque, (-phi), la castration primaire, fondamentale de l'homme telle que je vous l'ai désignée au niveau de sa racine biologique, des particularités de l'instrument de la copulation à ce niveau de l'échelle animale³⁷ ». Nous voilà donc de retour avec la dimension biologique de la castration que Freud mentionne dans *L'analyse avec et sans fin*, et que j'ai rappelée plus haut. Lacan fait ici sans doute allusion à l'origine biologique du +/- phallique, entre tumescence et détumescence. Il déduit la castration à partir d'un phénomène biologique et non pas à partir de l'Œdipe. C'est le déplacement qu'il fait. Nous n'avons pas besoin de dire que la femme n'a pas et l'homme a, il suffit de regarder l'homme – parfois c'est tumescent, parfois c'est détumescent. Mais, si pour Freud la dimension biologique, la différence anatomique, est le « roc d'origine » – ce qui rejoint son indication que l'anatomie correspond au destin –, chez Lacan, la biologie n'est pas un obstacle à l'analyse. L'analyse ne se cogne pas à ce roc. C'est dire qu'avec Lacan, le sujet peut changer son destin, il n'est pas absolument soumis à l'anatomie. Lacan nous dit qu'un sujet névrosé peut bel et bien faire le deuil de sa position initiale par rapport à la castration. Là où il tentait sadiquement de faire jaillir la jouissance de la castration dans l'Autre, il peut se résigner, reconnaissant qu'il n'y a aucune autre castration que la sienne.

Tout compte fait, nous pouvons considérer que l'autre homme du roc freudien, le pivot de la position passive refusée par l'homme, est une représentation de cet objet dont il doit faire le deuil. Ce sur quoi il ne veut pas céder, c'est sur la supériorité de l'autre homme que la femme pourrait désirer. L'autre homme est « plus fort » en quelque sorte, parce qu'il manque à la femme. Elle le veut lui, elle veut jouir de lui et avec lui. C'est sur ce point que la rivalité s'installe, et le refus d'être dans une position passive est refus que ce soit l'autre homme qui fasse jouir la femme. Lacan décrit les choses faisant fi de ce théâtre œdipien : il y a la castration, l'objet dans l'autre, le manque et le fait de faire jaillir quelque chose du manque. Tout cela est sans

³⁵ *Ibid.*, p. 230.

³⁶ *Ibid.*, p. 231.

³⁷ *Ibid.*

histoire. La bonne nouvelle est que selon Lacan, cette rivalité se présentant comme sadisme envers la femme peut être mise à sa place à la fin d'une analyse. Le sujet peut arrêter d'être la marionnette de ce fantasme.

Et Lacan de conclure avec L. Tower : « une fois qu'il a fait ce deuil, tout va bien marcher [...] on va pouvoir entrer avec ce bonhomme, qui n'a jamais atteint ce niveau jusque-là, dans [...] la comédie œdipienne. On va pouvoir commencer à rigoler – *C'est papa qu'a fait tout ça*³⁸ ». Cette analyse est à l'envers. La dernière fois, j'ai parlé de la fin de l'analyse chez un obsessionnel qui se vit comme un événement de corps, un événement anal hors sens. Ici, nous commençons par un événement hors sens, le sadisme, et nous ne voyons pas l'Œdipe au début. Mais c'est une fois que ce point est analysé, que nous rentrons avec ce sujet dans le champ de l'Œdipe. C'est là que le diagnostic de névrose d'angoisse se justifie, car c'est une névrose qui dans un premier temps a affaire au réel directement, sans passer par l'Œdipe. L'Œdipe se construit dans l'analyse.

L. Tower le décrit ainsi : le patient est revenu à une situation œdipienne. À partir de là, la compétition refoulée avec le père est apparue dans le transfert d'une façon habituelle. Il a développé des fantasmes par rapport à un homme qui serait présent dans la vie de l'analyste. Une peur s'est développée par rapport à cette figure paternelle, et des pulsions érotiques et transférentielles sont apparues envers l'analyste.

Pour ce cas particulier, cela me paraît une fin d'analyse tout à fait recevable. La jouissance sadique est touchée. La castration primaire, ancrée dans le biologique, celle de la tumescence et de la détumescence, est élevée au niveau du drame œdipien. Avant cette mutation subjective, dit Lacan, le sujet croulait sous « la faute³⁹ », du fait de son sadisme. À la fin de cette cure, nous ne sommes plus dans la gravité du sadisme masculin, ni dans la faute. La cause de la castration s'inscrit dans la loi. « On va jouer la comédie de la loi⁴⁰ », dit Lacan. Il souligne donc la dimension comique qui marque la jouissance à cet endroit.

³⁸ *Ibid.*, p. 231-232.

³⁹ *Ibid.*, p. 232

⁴⁰ *Ibid.*, p. 232.